

Claude Lefort, *Essais sur le politique, XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Seuil, coll. Esprit, 1986, 332 p.

Pierre Boyer

Numéro 11, hiver 1987

L'État privé

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/040558ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/040558ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

0711-608X (imprimé)

1918-6584 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boyer, P. (1987). Compte rendu de [Claude Lefort, *Essais sur le politique, XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Seuil, coll. Esprit, 1986, 332 p.] *Politique*, (11), 185–189. <https://doi.org/10.7202/040558ar>

Claude Lefort, *Essais sur le politique, XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Seuil, coll. Esprit, 1986, 332 p.

S'agissant d'essais, lire collection d'articles, improvisons-nous commis à l'inventaire, répertorions. Comme s'il était question de marchandises, identifions les coordonnées nécessaires et les caractéristiques premières. D'abord l'échelonnement temporel: les articles ont été écrits entre 1978 et 1986. Puis la dispersion géographique: ils proviennent des *Annales à Passé-Présent* en passant par un *Dictionnaire des œuvres politiques*. Ensuite les sujets traités: disons qu'ils sont nombreux... Muni du seul titre, la table des matières déroute. Présenté comme un ouvrage traitant du politique, le livre de Lefort étonne, enfin surprend; que l'on en juge par le titre des quatre sections: Sur la démocratie moderne, Sur la Révolution, Sur la liberté, Sur la part de l'irréductible, ces derniers n'ayant que fonction de rubrique afin d'y ranger l'ensemble des essais. Où est le politique? S'il n'est pas dans le titre des sections,

le serait-il dans celui des divers essais ou encore en constituerait-il l'objet premier? Désolé! Sur douze articles, sept sont des études d'une œuvre, d'un auteur ou d'un livre en particulier. Y sont discutés Arendt, le *Penser la Révolution française* de Furet, Quinet, le *Machiavel juge des révolutions de notre temps* de Ferrari, le *Manifeste communiste* de Marx; Tocqueville, le choyé, y figure tantôt pour un examen thématique et tantôt exclusivement pour sa *Démocratie en Amérique*. Les autres traitent de la démocratie moderne; la multiplication des droits de l'homme et la légitimité de celle-ci; la Terreur révolutionnaire moins comme une mécanique institutionnelle qu'une parole vivante; la présence du religieux dans l'imaginaire moderne, dans l'espace démocratique; la persistance, malgré son visage nouveau, de l'idée d'immortalité.

Réitérons donc notre question initiale: où est le politique? Partout! Malgré le camouflage de la table des matières et des titres des essais, c'est bien du politique que veut nous entretenir l'auteur; malgré les objets qu'abordent les diverses études, c'est le politique qui en constitue la trame, qui appelle et oriente le choix des matériaux d'analyse. Un premier exemple. L'examen consenti à Hannah Arendt et à sa vision du politique permet à Lefort, outre la compréhension d'une pensée, d'introduire par la comparaison sa propre conception du politique. Deuxième exemple. L'interrogation au sujet de la permanence du théologico-politique, onzième essai, rend possible un élargissement du concept du politique en y incluant une dimension religieuse que les bouleversements sous-tendant l'éclosion de la modernité n'ont su secouer.

Au-delà de la diversité des thèmes, et de par celle-ci, l'héritier de Merleau-Ponty nous guide dans une exploration du politique. Les nombreux matériaux sont comme autant de ports lointains et exotiques, comme autant de mers inconnues et semées de récifs vers lesquels et sur lesquelles il nous faut aller. L'explorateur fait ici preuve de témérité en cherchant les signes du politique là où d'autres n'ont point essayé, là où plusieurs n'osent. En cela plus

près de Platon que de Easton, de Vachet que de Bélanger, plus fidèle à la grande tradition de la philosophie politique (« penser le principe de l'institution du social » (p. 265)) que de la sociologie et de la science politiques proprement dites (« circonscrire un ordre de faits particuliers dans le social » (p. 265)) notre auteur nous incite à ranger les œillères, nous invite à penser le politique et non plus simplement à en déceler les apparences manifestes, nous attire sur le chemin d'une réflexion, celle portant sur les principes générateurs de la société, sur le mode de l'institution du social. Le politique n'est plus simplement synonyme de structure de l'interaction des décideurs, détenteurs du pouvoir public ou groupes investis d'intérêts, et de fonctionnement d'institutions, officielles ou subversives, mais est plutôt le schéma directeur en vertu duquel il y a mise en forme, impliquant « une mise en sens et une mise en scène » (p. 257), de la société. L'objet de la recherche devient donc « dans un régime, dans une forme de société, un principe d'intériorisation » (p. 257) afin de rendre intelligible sa configuration tant spatiale que temporelle. La pensée du politique requiert conséquemment un double éveil, commande une double attention : la chose politique étant à la fois symbolique et empirique, il nous faut tenir compte tant du registre de l'imaginaire que de celui du réel.

La forme du social, faut-il le rappeler, n'est pas une. L'institution du social ne répond nullement à un mode unique qui serait matriciel ou transcendant. Elle est comme l'histoire, bassin du connu et source du nouveau. Comme l'histoire encore, elle est le lieu de la répétition et le moment de l'innovation. L'effervescence du social-historique, Claude Lefort la reconnaît. D'où sa disposition à accueillir les signes du nouveau.

Et le nouveau en notre temps est la démocratie. Les *Essais sur le politique* se révèlent animés d'une large préoccupation pour l'enjeu démocratique. Reprenons l'inventaire : sur douze essais, huit touchent explicitement le thème. Au Prince ne faisant qu'un

avec l'autorité, la démocratie substitue le principe d'un pouvoir qui n'est le propre de personne en particulier. «Elle est le seul régime dans lequel soit aménagée une représentation du pouvoir qui atteste qu'il est un lieu vide.» (p. 265) Vide, le mot, au moins au registre de l'imaginaire, paraît juste: nul corps ne l'incarne. Nul, dorénavant, ne saurait le détenir. Tout au plus, peut-on en être l'exécuteur. Ajoutons alors que l'exécution est à terme. Le lieu du pouvoir n'est plus une propriété, il est vidé de toute appropriation. Quant à la pratique effective, ce vide n'est possiblement que chimère, n'est peut-être que trop plein. Toutefois, l'essentiel pour Lefort n'est pas de faire la critique sans cesse recommencée d'une démocratie qui ne serait que formelle, que bourgeoise mais plutôt de reconnaître au symbolique une efficience.

D'une telle représentation de l'aménagement du pouvoir, nous sommes conduits à l'idée d'une distance entre ce dernier et le savoir. Avec la dissolution des hiérarchies sociales et la dislocation du pouvoir d'avec tout détenteur, l'ère démocratique consacre la perte des référents qui, jadis, permettaient de discriminer entre le vrai et le faux, entre le prescrit et le proscrit. Tant que le pouvoir avait un visage, celui du Prince, et une source de légitimité, sa parole, la société se voyait donner le savoir, tant le vrai que le faux, le prescrit que le proscrit lui étaient enseignés, d'autres diraient imposés. De toutes les révolutions, celle minant les assises politiques de la connaissance est la plus troublante; elle provoque l'éclatement des repères de la certitude. D'où le fait que «les hommes font l'épreuve d'une indétermination dernière» (p. 29), la démocratie étant «un régime fondé sur la légitimité d'un débat sur le légitime et l'illégitime» (p. 53). Aux prises avec l'incertitude, instigateur et victime de la dislocation entre le savoir et le pouvoir «l'être du social se dérobe, ou, à mieux parler, se donne sous la forme d'un questionnement interminable» (p. 268). Étrangère à la foi surannée en un ordre immuable, la société est ramenée «à l'épreuve de son institution» (p. 268). L'Autre, figure d'un au-

delà invisible, n'est plus au principe de la société, bien au contraire, avec la démocratie découvrons-nous ou plus exactement éprouvons-nous l'auto-institution. Encore devons-nous souligner que ce sont les divisions internes — lutttes, conflits, compétitions — qui s'offrent au regard, l'auto-institution étant occultée par elles. D'où le fait que la démocratie «ne se laisse pas appréhender dans sa forme politique» (p. 269).

Identifions finalement le sourd danger guettant la société démocratique: émancipée à l'égard des anciens maîtres, sa maîtrise d'elle-même fait problème de par la dissolution des référants, se dérobe, lui échappe, ou du moins est-ce là une virtualité, toujours présente, toujours menaçante, comme en témoignent les totalitarismes du XX^e siècle. D'un autre côté, même voilée, l'auto-institution demeure; la démocratie étant toujours le lieu de l'inédit et le moment de l'invention, est à sa portée, pour reprendre une expression de Henri Lefebvre, l'impossible possible.

*
**

Curieuse lecture que celle du livre de Claude Lefort. Curieuse puisque le politique ne se profile qu'à l'arrière-scène. C'est l'enquête sur divers objets (la démocratie, la Terreur, etc.) qui nous fait l'entrevoir puis permet une meilleure compréhension. Heureuse cette lecture puisque le politique n'est pleinement apprécié, ne livre ses richesses multiples, ne suscite un si vif intérêt que découvert sous divers objets, que vu sous différents angles et que pensé en maintes situations. Empruntant à Sartre le mot, le livre aurait pu s'intituler: le politique en situations.

Pierre Boyer
Université d'Ottawa